

VARIÉTÉS DE LA COMMUNE À O.J. SIMPSON

Henri Guillemin, *La Commune*, treize conférences (1971), coffret trois DVD + *Réflexions sur la Commune* (3^e édition), éd. Les Mutins de Pangée, 2018, 240 p., 35 €

Peter Watkins, *La Commune (Paris, 1871)* (2000), éd. Doriane Films

“Tout ça n’empêche pas Nicolas qu’la Commune n’est pas morte!”¹

En avril 1971, paraît la première édition de l’ouvrage² d’Henri Guillemin, historien, suivie par treize conférences de trente minutes, filmées par la Télévision suisse romande, racontant, point par point, l’expérience unique de la Commune de Paris (1871). La première tentative au monde d’un gouvernement du peuple pour le peuple, qui fut, en 1917, un modèle pour Lénine.

Le conteur, au fil de ses interventions, met en lumière la trahison des élites, la bassesse des “gens de biens”, “bien-pensants”, ou encore la servilité des “honnêtes gens” (épithète créée par La Fayette). Il

étudie minutieusement les obstacles qui ont entravé le travail des Communards, ainsi que les erreurs commises par le comité central. Treize conférences dans une mise en scène traditionnelle, sans images



Henri Guillemin

additionnelles, où Henri Guillemin, passionné, assis derrière une table, débite inlassablement un récit qu'il connaît parfaitement, ne s'aidant que de petits papiers sur lesquels ont été minutieusement recueillies de nombreuses citations. En effet, piochant dans toutes les sources d'information : courrier, presse, bulletins et journaux officiels, déclarations, affiches, "l'historien pamphlétaire", comme il se nomme, nous fait revivre jour après jour, heure après heure, les prémices de la Commune, puis les

soixante-douze journées d'un gouvernement original. Henri Guillemin poursuit sur le même ton et avec la même précision : la répression avec ses trente mille assassinats en réponse aux quatre-vingt-quatre otages tués par les communards. Même si Guillemin fait l'éloge des mesures décrétées par la Commune, il n'hésite point à fustiger les commentaires des grands penseurs du XIX^e siècle, comme Friedrich Engels, quand il la définit comme "*un essai de dictature du prolétariat*".

Les prémisses

Sept conférences sont nécessaires à l'historien iconoclaste pour parler des antécédents historiques. Remontant jusqu'à la Révolution de 1789, il n'hésite point à citer Robespierre, qui écrivait en 1788 "*la plus grande partie de nos concitoyens est aujourd'hui réduite par l'indigence, ce dernier degré d'avitissement où l'homme uniquement préoccupé de survivre est incapable de réfléchir aux causes de sa misère et au droit que la nature lui a donné*". "*La République des Jules*" (Jules Favre, Jules Ferry, Jules Simon et Jules Trochu) déclare à l'Hôtel de ville un gouvernement provisoire de "*défense nationale*", de peur que ne s'installe une autorité socialiste, et en attendant que la victoire de Bismarck parvienne à mettre un terme à ce dés-

ordre. Ensuite, Guillemin plante le décor et aborde le pouvoir proprement dit de la Commune. Gouverner, c'est à chaque pas, chaque mouvement, décréter, amender, légiférer, enregistrer, commander, tarifer, vilipender, désarmer, mais, hélas, c'est également déshonorer, outrager, trahir. Au fur et à mesure, il fallait tout inventer, prendre des initiatives pour simplement donner à manger à la population. Le capitaine Rossel, qui avait rejoint les insurgés dès le début, concluait sur ces mots : "*Qu'est-ce que la Commune ? Un combat d'avant-garde mal engagé et perdu*", ajoutant cette phrase d'une très grande actualité : "*Des pauvres gens qui voudraient cesser d'être absents sur la scène où se joue leur destin.*"

"La victoire des honnêtes gens"

"La Trinité du sabre, du goupillon et du coffre-fort triomphant", comme on appela, en mai 1871, les

Versaillais qui attaquaient Paris. Quarante-trois mille arrestations, rien que dans la capitale *intra-muros*.

“J’ai vu crever à coups de crosse les crânes des blessés”, écrira Paul Bourget dans *Le Figaro* en 1895. Guillemin note cette phrase révélatrice: “On traite les femmes des Communards, comme nos soldats avaient l’habitude de traiter les femmes arabes en Algérie”.

Constamment, l’historien puise dans les écrits des hommes de lettres de cette époque. Parmi ceux qui ont soutenu les combattants, citons d’abord Victor Hugo, qui prit fait et cause pour les Communards, et défendit les exilés, puis Jules Vallès, auteur de *L’Insurgé*, et rédacteur au *Cri du peuple*, Karl Marx, Paul Verlaine, Jean-Baptiste Clément, parolier du *Temps des cerises*, qui prononça cette sentence qu’Antonin Artaud n’aurait pas reniée: «*Dieu, s’il existait, il serait avec nous*”. Parmi

les écrivains, la plus invraisemblable est George Sand, que l’on connaît aujourd’hui comme l’une des premières femmes à défendre la cause féminine, qui écrivait alors à propos de la population parisienne, complice des Communards: “des ânes, grossiers et bêtes, coquins de bas étage”. Dans le même ordre d’idée, retenons Albert Sorel: “*Il n’y a qu’une solution, le canon, avec ces gens-là pas d’autres traits d’union que les obus*”.

Ce coffret est d’une extrême richesse. L’histoire de la Commune de Paris a été et demeure un sujet inépuisable.³ Toutes ces images sédimentent notre mémoire, toujours prompte à saisir la moindre parcelle de souvenirs. Et ce n’est pas un hasard si ce coffret, à la forte valeur ajoutée, est en train de devenir un succès.



La Commune (Paris, 1871) (Peter Watkins (2000))



La Commune (Paris, 1871) (2000)

Comme pour son premier film, *La Bataille de Culloden* (1964), Peter Watkins utilise le procédé consistant à créer une télévision communale, science-fiction chargée d'imaginer la vie des habitants de la capitale. Dans une forme documentaire proche des actualités cinématographiques des années cinquante, caméra à l'épaule, comme si celle-ci se trouvait effectivement dans la ville de Paris. Après avoir reconstitué à Montreuil, dans les anciens studios Méliès, les quartiers ouvriers de 1871, les journalistes interrogent les habitants et les soldats de la Garde nationale. Tous critiquent le gouvernement réfugié à Versailles et se plaignent du manque de pain.

Dans un long monologue, Watkins, expliquant les raisons de la production de ce film, fustige "le système éducatif français qui a occulté ou marginalisé la Commune de Paris depuis plus de cent ans". Même s'il reconnaît que l'on a produit une

vingtaine de courts métrages sur ce sujet, ce n'est pas pour autant que le public français connaît cette période innovante de son Histoire. *La Commune* se veut film d'agit-prop, à destination des écoliers et de leurs parents. Pour lutter contre le pouvoir de la mondialisation et des médias appelé par lui "moniforme", il lance un appel à tous ceux qui veulent changer la vie en s'inspirant d'Arthur Rimbaud: « *Au grand soleil d'amour chargé, / Sur le bronze des mitrailleuses! À travers Paris insurgé!* »

1. Chanson d'Eugène Pottier, auteur de *L'Internationale*.

2. Henri Guillemin, *Réflexions sur la Commune*, coll. La suite des temps, Paris, Gallimard, 1971

3. Pour mémoire, parmi les centaines d'œuvres traitant de la Commune de Paris, citons le film *La Nouvelle Babylone* (1929) de Grigori Kozintsev et Alexandre Trauberg, et deux pièces de théâtre, *Les Jours de la Commune* de Bertolt Brecht et *Le Printemps 71* d'Arthur Adamov.

Ezra Edelman, *O.J. Made in USA*, coffret cinq DVD (7 h 30), éd. Les Mutins de Pangée, 30 €

Un film comme seule l'Amérique sait et peut en produire. Beaucoup de moyens ont été mis en œuvre pour proposer le portrait d'un pays, au travers d'une personne hyper médiatisée : Orenthal James Simpson, né en 1947 à San Francisco dans un quartier pauvre, et plus communément appelé par les deux initiales de son prénom. O. J. est un Noir, héros du football américain, fabriqué par une majorité blanche, effrayée, dans les années soixante-dix, par les combats en faveur des droits civiques et le mouvement des Black Panthers.

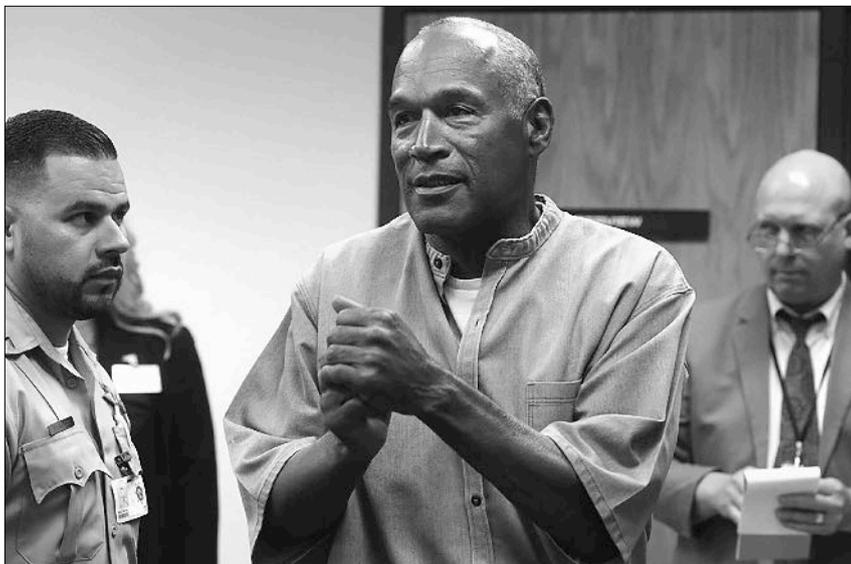
Cette série télévisée, Oscar du meilleur documentaire 2017, nous fait assister à l'irrésistible ascension du séduisant athlète charismatique, avide de gloire, d'argent et de femmes. Vingt ans après les faits, cette fresque dans laquelle figurent soixante-dix personnes, amis, témoins, juges, avocats, anonymes et membres de la police, montre avec précision toutes les strates folles de la société américaine, des années soixante à nos jours. Ce n'est pas l'histoire populaire des États-Unis comme l'a décrite Howard Zinn¹, c'est le récit d'une histoire sociale américaine, celle des violences policières à l'égard des Noirs, dont O. J. lui, n'a jamais souffert.

Après son parcours sportif, O. J. entame une carrière cinématographique et obtient un rôle dans *La Tour infernale* (1974). Son charme convaincant lui donne accès aux entreprises publicitaires. Il apparaît dans des spots pour le loueur de voitures Hertz, pour les chaussures Dingo, etc... Plus tard, il deviendra commentateur sportif à la télévision.

Il épouse une amie d'enfance, Marguerite Whittley, dont il divor-

cera. Il rencontre ensuite dans un restaurant une serveuse, une adolescente blonde nommée Nicole Brown, qu'il épouse en 1985. Beaux et riches, ils incarnent le couple mixte totalement intégré, envié par la population du quartier résidentiel de Brentwood, à Los Angeles. O. J. joue au golf avec ses voisins, tous des Blancs fortunés. Mais il est extrêmement jaloux et violent à l'égard de sa conjointe, qui doit faire intervenir à plusieurs reprises la police à leur domicile. Mais O. J. grâce à son statut d'ex-grand sportif et d'homme riche, ne sera jamais inquiété par ses amis policiers, en dépit des traces de coups relevées à chaque fois sur son épouse. Celle-ci demande le divorce après qu'il a abusé d'elle en 1992.

Accusé en 1994 de l'avoir assassinée à l'arme blanche, ainsi que son amant Ronald Goldman, O. J. doit affronter la justice. Mais les juges et la police s'inquiètent d'un verdict de culpabilité, susceptible d'entraîner des émeutes semblables à celles de 1992, lorsqu'un jury majoritairement blanc avait acquitté les quatre policiers accusés d'avoir brutalisé Rodney King. Le procès-fleuve,



très médiatisé, dura plusieurs mois, mais trois heures seulement suffirent pour conclure à un verdict de non-culpabilité. Ainsi O. J., qui n'avait jamais participé aux combats en faveur des droits civiques, sera acquitté le 3 octobre 1995, devant plus de cent millions de téléspectateurs. Dans tout le pays, les Afro-Américains, persuadés que O. J. n'était pas coupable, manifesteront leur joie.

Après sa remise en liberté, il est de nouveau arrêté pour participation à un vol à main armée. Il s'était rendu en septembre 2007 en compagnie de cinq complices, dans un hôtel-casino de Las Vegas pour, soi-disant, récupérer les souvenirs sportifs qui lui avaient été dérobés. Il sera condamné à purger une peine de neuf à trente-trois ans de prison, et libéré après neuf années.

Pour la majorité blanche des États-Unis, il était un modèle d'intégration, puisqu'il ne voyait pas sa

couleur de peau. Jamais titre d'œuvre n'aura été plus significatif, car il s'agit bien, au travers du portrait d'un homme forgé par l'Amérique blanche, du tableau d'un pays en proie à ses démons. Quatre cent cinquante minutes, en un modèle de condensé fascinant, suffisent à rendre compte sans trompe-l'œil de plusieurs décennies de l'Amérique. On assiste à une mise en abyme des méthodes policières, du pouvoir de l'argent qui permet la collaboration des meilleurs avocats, du pouvoir judiciaire. Ici tout est montré, sans retenue, sans remords. Le moindre détail, qu'il s'agisse de la poursuite sur les autoroutes, des séances du procès, des apartés entre avocats et amis, entre juge et policiers, est filmé et analysé.

Robert Grélier

1. Cf. *JC* n° 368 (automne 2015), Howard Zinn, *L'Histoire populaire des États-Unis*.